

## Parmi les objets

Edwin Zaccai

Professeur à l'Université libre de Bruxelles

in « Le droit en transition. Les clés juridiques d'une prospérité sans croissance », Antoine Bailleux (dir.), Presses de l'Université Saint-Louis, Bruxelles, 2020, pp. 519-540

La décroissance, post-croissance, ou la simplicité volontaire, proposent à des degrés divers de découpler la satisfaction de vie de la richesse matérielle<sup>1</sup>. Mais à y regarder de près, quels sont nos rapports quotidiens, structurels, psychologiques, symboliques, aux objets ?

Ce texte propose une libre exploration de ces interrogations en partant du monde vécu et de l'environnement direct d'un citoyen d'un pays européen.

En plaçant non pas les principes, mais les objets dans leur concrétude, au centre des méditations qui suivent, apparaît une foule de questions diffractées sur plusieurs plans, à chaque fois comme reflétées par les surfaces matérielles des objets et leur omniprésence dans nos vies. La signification que nous leur donnons, les histoires dont ils sont porteurs, les réseaux et les impacts qui en sont indissociables, ce dont ils témoignent quant à nos valeurs, seront ainsi abordés. Mais aussi la pérennité ou non des objets, leur diversité comparée entre des pays industrialisés et des sociétés du passé, leur différences avec le monde naturel.

S'il y a un certain nombre d'auteurs cités en appui à ce texte, ils jouent plutôt comme des inspirations, des résonances pour enrichir l'un ou l'autre sujet. Toutefois cette réflexion, plutôt d'ordre littéraire ou philosophique, formule beaucoup d'hypothèses qui ne sont pas nécessairement démontrées. Le pari est qu'elle puisse fournir certains points de réflexion utiles pour l'élaboration d'un droit post-croissance<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> J. MARTINEZ-ALIER, U. PASCUAL, F.-D. VIVIEN, E. ZACCAI, « Sustainable de-growth: Mapping the context, criticisms and future prospects of an emergent paradigm », *Ecological Economics*, Vol. 69, issue 9 (July 2010), p. 1741-1747.

<sup>2</sup> Une version proche de ce texte, sous le titre « Voir les objets » est parue dans la revue *Consommation & Sociétés*, 8 (2007). Je remercie Dominique DESJEUX, son éditeur, d'en avoir permis la réédition révisée, comme je suis reconnaissant à Antoine BAILLEUX de l'avoir accueillie dans cet ouvrage. La majorité des références en notes datent de cette première version.

## 1. Voir les objets

Notre condition (mon époque, ma catégorie sociale) est celle d'une multiplication infinie d'objets. L'ère de la production de masse.

Pour beaucoup d'individus, le problème n'est pas tant de manquer d'objets nécessaires que de gérer la pléthore, le cortège d'objets où se sont partiellement réalisés, un moment, leurs désirs. Les objets apparaissent sur notre scène de théâtre puis, s'ils ne sont pas poussés dehors, ils restent et s'accumulent. Ils se font oublier de notre regard qui ne les voit plus, dissimulés par leur familiarité. *Durant quelques temps je me propose de les observer.* Qu'ont-ils à m'apprendre sur eux et sur nous-mêmes ?

Certaines pratiques de méditation décrivent comment s'entraîner à voir à travers les choses. Se souvenir que cette maison, cette rue, ont été érigées alors qu'autour, avant tout, toujours, il y a l'espace vide et l'éternité. Tentons exactement le contraire : regardons minutieusement les objets. Très vite les ingéniosités, les particularités fonctionnelles ou esthétiques partout vont se révéler. Les observer de cette façon conduit à un état semblable au précédent.

Ce soir sur mon parquet doré par la lumière, j'ouvre les yeux, cadré sur les objets autour de moi, comme si je prenais des photos, comme si je composais des peintures ou des croquis. Ces surfaces, ces lignes, ces textures et ces tons se tiennent comme désarmés, immobiles, offerts. Un tuyau de radiateur peint en blanc s'enfonce dans le sol. Jusqu'où ? Des familles de courbes couleur miel s'incurvent à la surface des planches du parquet. La pointe d'un coussin de coton blanc effleure la texture d'une surface d'osier tressé. Jusqu'à quand ? Aucun de ces objets ne peut bouger seul, n'est auto-mobile. D'autres tissus étalent leurs surfaces aux plis irréguliers. Tous ces angles, ces réponses, ces déclinaisons, tous ces objets aujourd'hui m'appartiennent. Je peux disposer d'eux. Les déplacer, les disposer autrement, les contempler, les aimer. Ou me sentir indifférent.

Car le plus souvent c'est sans les voir que je me promène parmi eux, enclos dans mon paysage mental. Je laisse tomber un verre et m'irrite car quelque chose ne s'est pas passé comme je voulais. Je

referme la porte du frigo du pied sans y penser. Marcher sur le parquet sans le percevoir. Regarder à travers les vitres sans les voir<sup>3</sup>.

Pour tous ces actes anodins, dans l'expérience que je me propose, je cherche à inverser le sens de l'attention : porter le regard non pas sur « Je » (et les sentiments sous-jacents), mais sur l'objet partenaire qui intervient à chaque fois. C'est comme un peuple diversifié d'objets qui nous entoure et vit en symbiose avec nous. Réhabilitant d'autres dimensions de mon quotidien, je m'aperçois petit à petit que toute ma vie est tapissée d'objets. Voici le robinet duquel je me sers un verre d'eau, le tapis que je piétine, les tables plates, les montres constamment affairées, le boîtier émetteur d'ondes Wi-Fi, mon, mes téléphones. Les touches noires et carrées de l'ordinateur, chacune marquée d'une lettre blanche, s'enfoncent sans mot dire sous mes doigts qui pianotent. Si j'étais animiste, je penserais que les objets ont gagné, qu'ils nous ont envahis : ils sont partout, à chaque centimètre carré que nous arpentons.

Ma chaîne stéréo, par des rayons d'énergie codés, décomposés, recomposés, transformés, me fait écouter une voix et des instruments raffinés dans deux enceintes. Tout est dosé dans ce living. Électricité, chaleur, lumière, musique : tout l'environnement est contrôlé, grâce à ces objets que nous avons choisis pratiquement un à un, récoltés un peu partout, et progressivement rassemblés pour servir nos projets. Ne serait-ce que les fauteuils qui, à hauteur des genoux, présentent des surfaces assez dures mais assez molles, pour soutenir notre corps.

Comme je l'ai dit plus haut, la plupart du temps je me conduis comme si les objets étaient transparents, à l'instar de ces vitres, qui nous séparent pourtant du vent et du froid. J'accomplis bien des actes « machinalement » pour désigner un mode qui, une fois installé, n'est plus réfléchi mais à peine conscient<sup>4</sup>. Je pousse une porte, ferme une serrure et me voici dehors. Mais je n'ai rien vu. Où étais-je ? Dans ce qui me semblait la réalité, idées, sentiments, échos de rapports humains, etc. La plupart du temps nous souffrons de quoi ? Non des objets qui ne sont pas à la place où nous les voulons, mais des significations, des représentations, des espoirs, déceptions et des images, qui

<sup>3</sup> La psychologue M. MILNER, *Une vie à soi*, Paris, Gallimard, 1986 [1937], p. 95-96, relate le même type d'expérience, avec une table.

<sup>4</sup> Une analyse du fonctionnement du cerveau par rapport à ces automatismes est donnée dans C. BOIRON, *La source du bonheur*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 83.

s'éveillent et disparaissent çà et là au cours de notre journée. Ainsi, des réticences de C. V. tout à l'heure au téléphone m'ont fait oublier un long moment les objets, qui comme des chiens muets, comme une bande de singes statufiés, m'épient en silence. En quoi les réticences de cette personne pourraient-elles affecter mon rapport aux objets autour de moi ? Qui pourtant me semble le tout de mon quotidien ces derniers jours. Guère d'influence.

Dans la salle de bain je prends plaisir à retrouver ce monde que si vite je perds de vue autour de moi, affecté par mes tensions, mes colorations intérieures. Le miroir aux bords sculptés, un peu penché. Deux magazines disjoints, leurs photos de couverture à l'envers et leurs titres périmés. L'immobilisme. La lumière qui m'entoure ici et disparaît quand je m'éclipse. Avec les objets je prends pied dans la matérialité. En route vers les objets je pénètre à nouveau dans ma méditation. Celle du peintre s'appliquant à reproduire les plis d'un foulard de femme posé sur une veste vide. Un peintre qui ne peindra pas pourtant, rassasié de sentir son regard se gonfler tour à tour de tout ce sur quoi il tombe.

Dans le bas des murs des pièces, on remarque des carrés blancs incluant des circonférences aux centres desquels se découpent deux narines, toujours dotées d'un espacement identique. Invitations à se connecter à toute l'électricité tapie autour de la pièce, à toute l'énergie qui parcourt ces murs de façon extraordinaire et occulte. D'ailleurs, la maison a également accès à toute l'eau dont je pourrais avoir besoin. Si j'ouvre le robinet, la voilà qui coule, chantant ses chansons illimitées. Elle qui va d'Est en Ouest, du Sud au Nord, et inversement, parmi nous, sans s'arrêter longtemps. Liberté stupéfiante que celle de l'objet. Pas d'attache, pas de but. Vous le posez ici, il reste. Vous le prenez ailleurs et il vous suit, il vous accompagne, il vous seconde. Cette inertie, ce manque complet d'autonomie, sont-ils liberté ou comble de passivité ? Une fois de plus il semble que les concepts inventés pour les humains soient inadéquats aux choses (sont-ils d'ailleurs adéquats aux humains ?)

## **2. Histoires attachées**

Sur le parquet est posé un petit tambour africain qui me fut offert par E. il y a des années. En l'achetant, elle s'était guidée sur des

images éveillées en elle par cet objet : il aime la musique (et l'Afrique), je lui offrirai un petit tambour. Pourtant j'ai jugé cet instrument par une autre de ses qualités, le son. Il n'était pas enthousiasmant, et je fus un peu déçu. Le petit tambour demeure par moments encore le support de cet entrecroisement d'intentions et d'émotions passées, mais pour moi uniquement qui suis seul ici à m'en souvenir. De temps à autre, il me les suggère comme un petit messenger, comme l'œil d'une caméra qui aurait gardé son pouvoir de les refléter.

Ce pouf vient d'Égypte il y a deux générations et n'est pourtant pas usé. Tante L. est décédée maintenant et les objets qu'elle avait prévu de nous laisser sont bien là pour nous murmurer encore des intonations de sa voix de temps à autre. Sans nous, le pouf serait parti dans d'autres circuits, muet, démuné, ayant perdu à jamais cet écho humain unique qui pour moi lui est attaché. Ainsi advint-il par exemple de cette gravure que je voyais au mur d'un restaurant ce midi. Les clients qui la contemplent ne possèdent aucune clé sur son origine, sur les histoires dont elle a fait partie. C'est ici le thème de bien des contes fantastiques, ou de méditations sur les bijoux, comme le destin d'un fameux collier retrouvé dans le Titanic.

Les objets nous sont donc attachés par des fils de notre passé et du passé d'autrui, que nous aimons prolonger de la sorte. On attribue ce rôle par excellence aux boîtes de photographies et de films que toute famille garde quelque part. Mais plus subtilement, avec les histoires qui y sont liées, cette fonction d'émettre pour nous des échos de vibrations passées n'est-elle pas peu ou prou celle de presque tout ce que nos maisons abritent ?

Prenons un autre exemple, mon portefeuille. Il se superpose dans mon esprit à d'autres portefeuilles semblables. Chacun a duré quelques années. Noirs. Bruns. Plusieurs offerts par des proches. Objet intime, en contact avec la chaleur du corps, pris en main jour après jour. Puis jeté. Par lui est passé un petit bout de vie. Matérialisée. Dimension affective de l'objet. Nous le côtoyons un certain temps, puis nos trajectoires s'écartent inévitablement. Les objets font partie de ces multiples peaux que nous laissons petit à petit sur notre chemin, durant les mues invisibles par lesquelles nous accomplissons nos existences.

Ainsi aussi de ce banal sac noir à bandoulière gisant dans mon bureau à mes pieds. Il n'est pas assez haut pour pouvoir le fermer si on

y met des documents A4. Il a donc tendance à basculer pour peu qu'il en contienne quelques-uns, et comme il est ouvert, les documents en jaillissent, entraînés par la chute, et se répandent en glissant les uns sur les autres. Oui, mais cela fait combien de temps que je sais cela et que je le trimbale ? Plus d'une décennie. Le liquider, le jeter, le donner, le recycler, c'est le faire sortir pour toujours des cercles de mon existence. Seul alors peut-être le hasard de quelques photos, une ou deux fois, avant ma mort, ramènerait encore son image à mon esprit...

### 3. (Interlude) Petite définition de l'objet dont on parle

Ce terme d'objet dont il est question depuis le début de cette exploration est-il bien choisi ? Qu'est-ce qui n'est pas objet ? Le corps humain, les éléments naturels ? Je les exclus pour le moment, pour me concentrer sur toutes nos fabrications<sup>5</sup>. En philosophie ou éthique il s'agit d'éviter à tout prix de traiter les êtres humains comme des objets (ce sont des *sujets*). Je ne me réfère pas à ces distinctions, je parle des objets fabriqués, *techne* et non *phusis*, pour les lettrés. Et je sais aussi que la distinction entre objets et nature est loin d'être claire, avec une série de contresens et quiproquos qui en découlent<sup>6</sup>.

Ce matin à l'école, en tenant la main de mon fils, j'ai aperçu deux pigeons qui traînaient encore devant nous sur l'herbe du terrain de jeux des enfants. Ils sont des survivances du monde avec peu d'objets qui fut pendant bien longtemps celui de l'humain. Souffle du vent et non de l'air conditionné. Pluie sur les cheveux et non sur les voitures. Pas de *shopping center* abrités. Animaux qui n'étaient pas tous enfermés, dominés, objectivés, éventuellement « éliminés » quand ils nous paraissent à risques.

Ces objets fabriqués, dont nous recouvrons le monde, on peut aussi les différencier, et finement, par leur époque, leur contemporanéité. Avec ici des curiosités parfois étranges, comme le fait de rechercher d'anciens albums de Tintin, les voitures américaines de Cuba, ou telle ou telle « antiquité ».

Il existe encore bien d'autres distinctions dans les catégories d'objets. Par exemple, le degré de choix possible pour l'individu à leur

<sup>5</sup> Voir le texte très riche sur les objets à travers les livres de la collection *Terre Humaine*, dans le livre de P. AURÉGAN, *Des récits et des hommes*, Paris, Nathan, 2001.

<sup>6</sup> Voir B. LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991.

égard. Ainsi, je peux choisir un vêtement, mais pas les rails du métro, ni les pavés dans la rue devant chez moi.

#### 4. La multiplication des objets

« Croissez et multipliez-vous » a dit aux objets le Dieu de la consommation (et parallèlement, les taux de natalité des pays « développés » ont chuté).

Approximativement, je porte une veste pour la saison d'hiver et une pour celle d'été. Du point de vue du confort, c'est suffisant, et je peux m'offrir en général une veste qui me plaît. Oui mais : une seule par saison ? Bien sûr, le point de vue économique individuel va à l'encontre de la multiplication des vestes, de même que le point de vue écologique des impacts sur l'environnement. Oui mais, et l'élégance ? Et le goût de la diversité, proche parent du désir, et par conséquent du plaisir ? Et la distinction sociale, surtout ?

Ainsi, puissamment stimulé par la publicité et surtout par les prix relativement bas (plus encore en période de soldes) en regard de nos revenus, les normes évoluent vers l'adoption de deux, trois, cinq vestes par saison. Vous voulez freiner ce mouvement, vous en tenir au critère de l'utilitaire et du confort en vous prétendant rationnel ? Vous pourriez passer pour un rustre, un radin, pour un rabat-joie, un prétentieux donneur de leçons, quelqu'un qui manque du sens de légèreté, un écologiste, ou pire<sup>7</sup>.

Quel est le frein face à notre tendance à vouloir matérialiser nos désirs changeants par des objets changeants ? Le frein « naturel » était l'inaccessibilité des produits. Mais les conditions techniques et économiques le réduisent fortement dans certains pays et catégories sociales. Ainsi nous tendons (par la « distinction »<sup>8</sup>, et les classes dites modèles) à nous rapprocher des personnages les plus riches, avec leur garde-robe infinie, leur panoplie de véhicules rutilants et leurs voyages incessants. Toute proportion gardée, ceci reste un modèle pour une

<sup>7</sup> C'est pourquoi une consommation qui se voudrait « durable » doit passer par un profond mouvement d'analyse de l'anthropologie de la consommation. On trouve des textes en ce sens dans T. JACKSON (dir.), *Sustainable Consumption: A Reader*, London, Earthscan, 2007.

<sup>8</sup> Voir P. BOURDIEU, *La distinction*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

part croissante de l'humanité en proie aux plaisirs et difficultés de la « surconsommation ».

On pourrait cependant encore discerner quelques freins à la multiplication des vestes et autres accessoires, comme le temps nécessaire pour changer d'objets. Il est assez instructif de réfléchir, pour chaque objet que l'on s'approprie, au temps (invisible) qui lui fut consacré par l'individu : pour le choisir, l'acheter, l'entretenir, l'utiliser, etc. Sans parler du temps passé à travailler pour gagner la somme nécessaire à se le procurer<sup>9</sup>, et sans même évoquer tous les différents temps de sa conception, sa production, sa distribution, son élimination, etc.

Un autre frein à la multiplication des possessions, frein que nous avons déjà rencontré, se situe dans l'attachement sentimental aux objets. Mais celui-ci n'empêche pas tant de les acheter, que de les jeter. Lorsque l'on achète, on se trouve sous l'emprise d'un désir que l'on veut matérialiser sans nécessairement penser à toutes les conséquences de cet acte, les vendeurs le savent bien. Les conséquences, ce sera l'existence objective, permanente, de l'acquisition qui vous accompagnera ensuite, jusqu'à ce que vous décidiez ensuite de mettre un terme à ce côtoiement. On rapporte même des comportements d'achats de vêtements ou de livres où les acquisitions ne sont jamais utilisées, parfois même pas déballés.

Au moment de quitter un objet entrent en jeu les circuits un peu cachés, un peu honteux de l'élimination, du « don », du recyclage. Il s'agira en effet au stade de la séparation :

- d'avouer que votre désir de cela a pris frein, avec un brin de culpabilité. Pour la diminuer, vous direz qu'il est usé (notion extrêmement culturelle), qu'il n'a pas les nouvelles fonctions techniques récentes, et sur ces plans, le monde des vendeurs nous aide beaucoup ;
- de trouver des personnes tierces qui géreront pour vous les conséquences de votre décision ; ou/et

---

<sup>9</sup> Comme le remarque I. ILLICH avec le concept de « vitesse généralisée », rapport de la distance parcourue au temps mis à la parcourir, mais en y incluant le temps nécessaire pour acquérir les moyens de déplacements. En en tenant compte, la vitesse généralisée d'une voiture (nécessitant beaucoup d'heures de travail pour l'acquérir) est souvent moins élevée que celle d'un vélo.

- de trouver des personnes qui se sont moins autorisées, ou moins en situation que vous de satisfaire leurs propres désirs (d'où une autre culpabilité) et s'accrochent à vos restes.

Mais pensons ensuite à notre indifférence, à notre oubli presque immédiat à l'égard du destin de l'objet en disgrâce, de celui qui a fait son temps. À notre envie de le voir disparaître, sous couvert de « rangement », puisque a disparu le désir qu'il avait matérialisé (par une sorte d'erreur diraient Bouddhistes ou Stoïciens). Observons aussi discrètement notre déception légèrement fatiguée à constater que la ronde de nos désirs ne s'est pas arrêtée, n'a pas été comblée, satisfaite, repue par cette production matérielle, choisie pourtant en conséquence.

## 5. Publicité et communication

La publicité constitue une activité capitale pour ce qui m'occupe. Je disais que l'on ne connaît pas, du fait du mutisme des objets, les histoires qui leur sont attachées. Eh bien, précisément, l'art de la pub sera de leur associer des histoires et des significations désirables. Remarquons d'ailleurs que cela se produit aussi pour la consommation touristique où des histoires sont insérées dans des lieux par les professionnels qui vendent ces « destinations ».

Il est évident que l'omniprésence de la pub favorise des habitudes où la valorisation de soi est recherchée par l'intermédiaire d'objets. L'affaire n'est ici pas complètement réductible à l'étalage d'un pouvoir d'achat. Il ne s'agit pas seulement de montrer par ses achats le pouvoir à assurer tel montant de facture – bien que ce soit pertinent aussi – mais de dénoter par certains choix de ma consommation comment je sais employer mon argent pour être heureux, et profiter de la vie de façon enviable. Il importe d'exhiber (y compris de façon discrète et détournée) mes satisfactions à travers mes objets, mon goût, et par là plus finement, de me rattacher (souvent sans même le savoir consciemment) à tel ou tel type de valeurs ou de sous-groupes changeants<sup>10</sup>. Ceci est par exemple observable chez des enfants dans leur préadolescence qui, pour construire leur individualité, manifestent un besoin pressant de détenir certains objets marqués de façon identique,

<sup>10</sup> On peut les voir changer avec humour et l'infatigable minutie de cet auteur, dans le livre précurseur de G. PÉREC, *Les choses*, Paris, Julliard, 1965.

et si possible en quantité plus nombreuse et en rang plus prestigieux que n'y parviennent leurs condisciples.

Je veux donc me rassurer par l'avoir de mes angoisses existentielles sur l'être<sup>11</sup>. Ici aussi on peut penser à des enfants, mais plus jeunes, attachés à ces objets dits savamment « transitionnels » que sont à un moment des « doudous »<sup>12</sup>. En réalité toutefois, objets ou pas, les choses pour nous ont bien continué à se passer pour beaucoup dans la sphère de nos sentiments et significations humaines.

Il me semble que l'on peut discerner une composante de communication dans l'apparence de tout objet, et ceci sans même parler de la publicité qui peut l'amplifier. Parfois elle est très faible, comme dans une vis ou un pneu, dont le rôle fonctionnel domine complètement. Parfois elle est considérable, comme dans le cas d'un vêtement. Vous pensez à une cuisine ? Oui, mais pas *n'importe quelle* cuisine. Pas seulement pour vous préparer à manger. Songez que finalement votre cuisine deviendra une part très visible de votre intérieur, répandant ses significations pour les visiteurs, ainsi d'ailleurs que pour votre propre estime de vous-même. Et c'est ainsi qu'il peut être tentant de la renouveler. On trouvera dans beaucoup de catégories d'objets de grande consommation une part importante de communication. Dans certains cas cet aspect communicatif fournit même la seule fonction de l'objet : œuvres d'art, livres, enseignes, etc.

Considérons ce puzzle de Winnie l'ourson avec tous ses amis réparti sur 104 pièces, qu'affectionnent mes enfants. Ce Winnie exemplifie un mode particulier d'existence des objets. À partir d'une identification ici vraiment animiste d'un personnage, il y a ensuite reproduction de clones, (décli-, ou déclo-naisons), sous tous les aspects imaginables et monnayables possibles. L'art de la vente peut avoir intérêt à gonfler la part de communication de l'objet par rapport à sa part fonctionnelle, dans le but de promouvoir le renouvellement plus rapide d'objets et leur multiplication.

Mais on pourrait sans doute s'entraîner à déceler sur tout objet produit, les solutions multiples, souvent ingénieuses, résultant de la combinaison des contraintes et des fonctions qui coexistent en lui : fabrication, transport, usage, coût, esthétique, mode, etc., et avec

<sup>11</sup> A. WATTS, *Bienheureuse insécurité*, Paris, Stock, 1977 [1959].

<sup>12</sup> La théorie de D. WINNICOTT est en réalité beaucoup plus riche que ce que l'on en a communément retenu de la sorte.

des sous-catégories. C'est un monde infini, dont les techniciens en quelque chose, c'est-à-dire une grande part de la population active, ne connaissent chacun que certains éléments.

## **6. D'un type de beauté écologique des objets**

Un jour dans un village perdu quelque part dans les montagnes, devant la façade d'une ferme, constituée de matériaux locaux, nous discutons avec J. sur les raisons qui nous faisaient la trouver plus belle qu'un mur uniforme. Les matériaux de cette façade, pensions-nous, n'avaient pas eu pour unique fonction de servir à la constitution de cet objet. Ils n'ont pas été conçus uniquement comme ses composantes, à la différence du métal d'un robinet par exemple. Ils montrent des résidus de leurs histoires dans leur apparence. Ils peuvent surprendre l'observateur par les inattendus de certaines de leurs combinaisons.

Bien sûr le métal du robinet lui aussi peut témoigner de son passé, mais celui-ci a été largement le processus qui l'a intentionnellement destiné à ce qu'il est aujourd'hui. L'acier du robinet dénote avant tout sa fonction, son objectif d'usage. Si sa forme peut être belle, elle ne porte que peu d'idées : pureté de la fonction, maîtrise, propreté. En revanche les poutres mal taillées, la paille, la terre, les briques, qui façonnent avec des irrégularités artisanales la façade de cette vieille ferme ont, en combinaison, plus d'échos divers et d'écologiques réseaux à évoquer.

On pourrait même étendre aux couleurs cette supériorité esthétique des combinaisons, ou de la complexité. La couleur d'un objet dont la matière est entièrement maîtrisée, une porte de voiture par exemple, est d'ordinaire plus pauvre que celle d'un objet fait de matériaux plus bruts. Et de même pour les sons : sons d'une scie ou d'une voiture, toujours plus pauvres, sinon pourquoi fabriquerait-on des instruments qui résonnent avec des harmoniques « riches », c'est à dire dégageant une combinaison d'un grand nombre de longueur d'ondes différentes ?

Néanmoins, à y réfléchir plus longuement, dès que l'on s'avance sur le terrain de la beauté et des goûts il est impossible d'échapper au relativisme social. Il est très probable que l'esthétique écologique inclue dans les spéculations ci-dessus soit ancrée dans notre condition

sociale et contemporaine. Trouver « grande » la qualité d'appartenance à un monde « domestique » selon Boltanski et Thévenot, est commun aux familles et à la noblesse<sup>13</sup>. Mais aussi, ajouterais-je, à une classe moyenne montante attirée par l'écologie et cherchant à se distinguer à travers la possession imaginaire de nature et d'histoire(s), via des objets. Chérissant ce type de complexité synonyme pour ces personnes de plus de richesse que les objets de consommation interchangeables qu'elles ont connus dans leur jeunesse (ou celle de leurs parents). Au-delà d'une vague écologie, c'est aussi l'idée de posséder « plus » qu'une maison pour rêver à s'approprier un peu de la région à laquelle elle appartient.

Il y a là comme une évidente résistance, ou distinction<sup>14</sup>, par rapport aux processus d'industrialisation et de production de masse, qui eux vont dans le sens inverse. En effet pour alimenter toujours plus ces processus industriels, les qualités recherchées sont progressivement capturées par leurs formules, pour être ensuite reproduites dans les conditions qui nous conviennent. Bientôt, le fait de composer tel ou tel fromage à tel ou tel endroit des montagnes n'aura plus de justification, quand on aura identifié pour les reproduire ailleurs les quelques caractéristiques associées à tel ou tel « terroir » relativement imprécis mais servi par une image et un nom bien identifiés. C'est d'ailleurs déjà largement le cas aujourd'hui.

À l'inverse, dans un autre type d'esthétique, par exemple le futurisme d'il y a un siècle, apprécier le robinet d'acier c'était aussi imaginer le pouvoir de la production humaine et son indépendance, sa liberté. Bref l'autonomie de l'homme moderne par rapport au monde ancien. Cette production moderne devenue pour « l'écologiste » marqueur de domination nuisible à la durabilité terrestre. Tandis que pour un ouvrier d'aciérie le robinet signifiera encore autre chose. Et encore autre chose pour le négociant ou le grossiste en plomberie.

## 7. Limites de la consommation responsable

Revenons au petit tambour de tout à l'heure, arrivé de par-delà les mers, et observons son bois et la peau noirâtre tendue à son

<sup>13</sup> L. BOLTANSKI, L. THEVENOT, *De la justification*, Paris, Gallimard, 1991.

<sup>14</sup> Dans le vocabulaire bourdieusien des années 80, auquel je me suis déjà référé plus haut.

sommet. Il a fallu du savoir-faire pour la tendre ainsi et la coller sur les côtés. Pour façonner l'hyperboloïde de révolution qui constitue son petit corps de bois. Pour laisser ces jolies traces de peinture noire sur sa couleur acajou. Ainsi, cet assemblage est-il devenu objet, tam-tam, et le façonnage s'est arrêté là. Ce fut ensuite mis en vente, acheté, mis en vente, acheté, donné.

Plus il y a d'objets fabriqués et utilisés par les humains et plus il leur faut surveiller leurs agencements et parer aux changements non désirés qu'entraînent leur production et leurs échanges. Chaque objet comporte ses faces cachées, ses risques, et ses interactions non voulues avec son environnement. La production, le transport, la mise à disposition de chaque objet renforce ces « éco-impacts » non directement visibles sur lui. On a ainsi calculé qu'une alliance en or a nécessité la mise en mouvement de deux tonnes de matériaux divers<sup>15</sup>.

Le projet de la consommation « responsable » est de tenir compte, quand on choisit un objet, de ses impacts écologiques et sociaux. Plusieurs éléments sont donc requis ici. Penser prioritairement aux conditions de production et de commercialisation, en plus des autres connotations qu'a l'objet en tant qu'usage, plaisir, etc. Il faut aussi pour le consommateur citoyen croire aux informations transmises sur le produit. Vouloir minimiser ces impacts. Cela fait beaucoup, ne peut fonctionner que dans des conditions bien précises, et ne joue que comme un facteur d'influence parmi bien d'autres<sup>16</sup>.

Je dors sur un lit. Comment et où en sont tissés les draps ? Le fil pour confectionner l'ourlet des draps, les plumes de l'oreiller viennent de quoi et de quelle façon ? L'une des couvertures doit avoir plus de quarante ans. Fabriquée avec quelle laine, quels pigments, quels instants et modes de travail ? Quelles exploitations et quelles pollutions ? Le bois du lit, les vis, dans quelles machines ont-ils été ouvrés ? Et les machines elles-mêmes qui ont façonné les vis comment ont-elles été construites ? Le rembourrage du matelas, d'où provient-il, qui l'a conçu et où a-t-il appris sa technique ? Avec quels capitaux ceci a-t-il été mis en œuvre ? Quelles compagnies de transport ont géré

<sup>15</sup> M. CARLEY, Ph. SPAPENS, *Fair Shares in Environmental Space*, London, Earthscan, 1998.

<sup>16</sup> E. ZACCAI (dir.), *Sustainable Consumption, Ecology and Fair Trade*, London, Routledge, 2007, notamment l'introduction.

son déplacement, vers quels lieux de vente, où du personnel a travaillé pour le diffuser jusqu'à moi qui dors dessus à présent ?

Déraison, bien qu'éthique, de croire que l'on pourra connaître, et évaluer tous ces facteurs, dans l'acte d'achat de chaque objet particulier, comme le suggèrent certains tenants de la consommation « responsable », quand on regarde concrètement, existentiellement, combien s'étend ce monde des objets.

Les objets nous relient, les objets nous exploitent et exploitent le monde, alors même que ce sont les humains qui les produisent sans relâche. L'apparent paradoxe vient du fait que ce « nous » est trompeur. Bien loin ou tout près de notre consommation heureuse, plaisante de cet objet, se produisent journellement des souffrances assourdies rapidement dans le tumulte des productions, distributions et de leurs publicités. On aimerait croire qu'en secouant depuis notre acte d'achat personnel les longues cordes nous reliant à ces lieux producteurs de misères d'injustices et de dégâts, ces conditions d'origine pourraient en être transformées et régénérées, comme par des coups de fouet. Il faut cependant secouer ces cordes même si ce ne sont que des sonnettes d'alarme.

## 8. Transmission d'objets dans la longue durée

Les vitrines d'un musée historique permettent bien de comprendre qu'il y avait sensiblement moins d'objets il y a quelques siècles à peine. C'est vers le XVII<sup>e</sup> siècle que certains objets se multiplient dans la consommation bourgeoise liée à la nourriture et à l'habillement. À la place de bois ou d'étain, faïence cassable. Rubans, boutons, cotonnades indiennes démodables<sup>17</sup>.

Beaucoup de visiteurs « cultivés » se sont conditionnés à reconnaître, le plus rapidement possible, les styles permettant de situer l'objet à une époque et en un lieu. C'est comme un petit jeu auquel jouer aussitôt entré dans l'espace d'un musée. Bien que l'on retrouve partout des ronds, des carrés, des losanges, des ovales, des figurations de personnes humaines et animales, le visiteur se plaît à ressentir, deviner, mettre à jour des influences temporelles et géographiques. Et

---

<sup>17</sup> Voir la mise en place du système marchand qui a précédé le colonialisme, puis le capitalisme mondialisé dans C. BONNEUIL, J.-B. FRESSOZ, *L'événement Anthropocène*, Paris, Seuil, 2<sup>e</sup> éd., p. 247-279.

la diversité est là dans ces nombreuses formes d'« art » ou « d'artisanat » juxtaposées. Mais cette diversité, nous ne l'apercevons évidemment que parce que nos techniques actuelles ont permis de réunir tout cela dans un même lieu accessible. Car lorsqu'ils étaient façonnés, ces objets étaient souvent du seul style connu à l'époque dans l'endroit de leur production. Avec les exceptions croissantes issues du développement du commerce et des villes.

Une vidéo au musée, montrait comment on fabrique à Nankin, encore aujourd'hui, des brocarts comme dans l'ancien temps. Le film relatait qu'il faut parfois deux ans pour tisser certains de ces tissus. Cette communication explicative nécessitait d'ailleurs elle-même l'existence de nombreuses techniques. Un humain pourrait en effet éventuellement être présent à la place de la vidéo, mais il ne pourrait pas lui-même nous montrer ces images, tournées très loin d'ici, ce qui implique des avions et des bateaux. Ce qui est expliqué, a en outre nécessité des connaissances diverses, réunies par de nombreux supports culturels, permettant d'accumuler de l'information.

Mais revenons à ces brocarts anciens, exposés dans les vitrines, dont certains ont donc concrètement traversé le temps. On peut éprouver un vertige à se demander ce qui a pu pousser ces hommes et femmes à passer tant de mois pour *réussir* à ce que ces objets soient parmi les seuls que l'on ait conservés de leur époque. La vidéo illustre la grande maîtrise technique nécessaire qui se traduit par le prix considérable de ces objets. Sans doute, nous les « développés », sommes tentés de penser que des informaticiens de haut niveau sont plus intelligents, ou manipulent des choses plus complexes que des gens des temps anciens. Mais c'est là une illusion, un « artefact », provenant de ce que les opérations mentales de nos ancêtres (sauf exception) ne se sont pas inscrites aussi en détail dans les matières comparées à nos productions actuelles<sup>18</sup>, allant jusqu'aux puces informatiques microscopiques.

Dans ma maison aussi je peux identifier des objets qui ont traversé les temps. Ce tapis à dominante rouge, étalé sur le parquet à la fois parce qu'il me plaît et parce qu'il m'a été légué par mes parents. C'est le cas aussi d'une série d'objets qui sont maintenant disséminés dans mon habitation. Il y eut une sélection relativement sévère dans les transmissions au cours du temps. Puis, ce que l'on peut appeler les

<sup>18</sup> Voir C. LEVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962 ; et aussi R. KAPUSCINSKI à la fin de son livre sur l'Afrique, *Ebène*, Paris, Plon, 2000.

« beaux objets » (le plus souvent ceux où l'apport de travail artisanal est important, et la matière relativement précieuse) – tapis, boîte en argent, statuette, tableau, lampe en porcelaine, guéridon en marqueterie, armoire laquée – ont été conservés et répartis judicieusement parmi nos autres possessions. Si mes enfants font de même en y ajoutant nos objets, cela va s'accumuler. Mais quels objets acquis par nous conserveront ils ? Les instruments de musique, l'un ou l'autre meuble, mais peu, un tapis, de très rares bijoux.

Il me semble que notre génération a acheté peu d'objets durables, « précieux » dans le sens classique du terme. Bien que je dépense plus d'argent que mes parents, ce que nous achetons est consommable. Vêtements, nourriture, boissons beaucoup plus abondantes que l'eau du robinet de mon enfance, voyages, séjours, accumulation sans précédent d'informations sous forme électronique.

## 9. Évaluations de la diversité

On le sait, une homogénéisation est à l'œuvre dans nombre de segments des sociétés. À Taiwan par exemple, de l'autre côté de la Terre par rapport à l'Europe, l'environnement urbain, mobilier, vestimentaire, est presque identique au nôtre (on peut le voir dans des films contemporains par exemple). Ce qui est construit, fabriqué industriellement, c'est-à-dire la grande majorité de ce que l'on aperçoit dans une ville, se calibre en référence à des styles « internationaux ». Cela fait craindre une perte de diversité. Qu'en est-il ?

La diversité des espèces vivantes est très grande sur l'Équateur et les Tropiques, pour des raisons biologiques. Dans la taïga ou au Labrador, elle est aussi basse que la température. Comme on sait aussi, la biodiversité vivante est en diminution accélérée sous l'emprise de l'infatigable espèce humaine. Toutefois sur le plan des productions de cette espèce justement, c'est-à-dire des objets, il se pourrait bien au contraire que la diversité augmente.

Si l'on observe un marché traditionnel africain local, la diversité sera moins grande qu'au marché aux Puces de Londres ou de Paris. On voit sur des photos d'ensemble une homogénéité de vêtements, de produits, de couleurs. En général y a beaucoup plus de diversité d'objets dans une ville occidentale que dans un lieu traditionnel. À

Bruxelles, par exemple, des productions de différentes époques, différentes classes sociales, différents pays, voisinent et interfèrent. Une différenciation croissante est à l'œuvre aujourd'hui. Depuis le début de la sociologie, Durkheim a noté cette différenciation des rôles dans une société moderne, assorties d'interdépendances croissantes, et ce alors même que la modernité met en avant l'idée d'individus autonomes. Pour ce qui nous occupe, cette (post-)modernité se traduit par des manifestations objectales diversifiées et fournies.

Il me suffit encore une fois d'observer ce qui se trouve dans ma chambre, pour comprendre combien le nombre d'objets, mais aussi leur diversité, surpassent ceux des temps anciens. D'ailleurs les deux vont de pair : sans diversité de catégories, le nombre d'objets serait plus restreint, car ils feraient davantage de doubles emplois. C'est pourquoi le marketing cherche à créer de nouvelles catégories d'objets, et de nouvelles variations de désirs (essayant même de les faire passer pour des « besoins »), afin de poursuivre la multiplication et les ventes.

La « diversité » en soi n'est qu'une idée valise, vite lancée dans les attrape-mouches des discours qui se croient un instant généreux du fait qu'ils juxtaposent et énumèrent dans des phrases des idées que l'air du temps valorise. La « diversité », loin d'être une valeur en soi, a bien évidemment une diversité de sens, et d'ailleurs une diversité de raisons, de justifications. Sinon un catalogue de destinations touristiques diverses vaudrait toujours mieux que le séjour que quelqu'un réitère à un endroit qu'il aime et où il se sent mieux. Une diversité de façades dans une rue serait préférable à une similitude, etc.

Ce qui se perd, cependant, est une diversité culturelle traditionnelle. Langues, proverbes, états d'esprit, enchaînements de compréhension du monde, de réactions. Ceci est peu rendu par les productions matérielles d'une multitude de cultures par rapport aux nôtres, et induit en erreur<sup>19</sup>. Mais cela renforce aussi l'idée inquiétante que c'est par les objets que maintenant nous envahissons le monde. Ils recouvrent non seulement les productions naturelles, mais aussi d'autres dimensions moins matérielles de nos vies. Me parlant de son fils qui passe du temps au Sénégal, D. me dit : « Il sait maintenant que l'on peut s'amuser sans jouets ».

---

<sup>19</sup> *Ibidem.*

Il me semble donc d'une part que dans une bourgade du passé il y avait moins de diversité qu'à présent, et d'autre part que la diversité humaine qui disparaît aujourd'hui est plus celle des cultures que celle des objets. Cependant la comparaison n'est pas invariable. Il est vrai que l'on retrouvera exactement la même cannette de Coke et la même Toyota dans le monde entier, chose impossible jadis. Toutefois, du fait du foisonnement infini de productions, le nombre d'objets différents pourrait être en définitive beaucoup plus élevé.

Le destin contemporain de la diversité diffère donc selon qu'il s'agit d'objets façonnés ou d'êtres naturels. Les premiers se chargent en confort et ressemblances déterminés par les désirs humains<sup>20</sup>, mais ils perdent quelque chose d'indéfinissable. La finesse des traits et couleurs de ce qui est naturel, la combinaison d'ordres non appréhendables aisément par l'homme, de formules multiples qui se superposent et s'enchevêtrent comme on le voit dans le règne si divers des productions biologiques, que ce soit pour les espèces, ou au niveau microscopique des cellules vivantes. Les tracés irréguliers témoignent de logiques combinées, qui ne sont pas immédiatement lisibles. À l'inverse, les lignes droites sont très fréquentes dans les objets fabriqués et les constructions techniques, alors qu'elles sont si rares dans la nature, hormis le bambou, le tronc du pin, l'horizon de la mer, ou l'éphémère fil de l'araignée.

## 10. Interconnexions et fragilités

Bien que cela ne concerne que leur « fonction » – leur matérialité elle, subsistant n'importe où – il est clair que beaucoup d'objets pour « fonctionner » ont besoin de leurs réseaux. L'une des contraintes capitales qui s'imposent est la nécessité d'associations entre eux. Il faut choisir la peinture qui convient à ce type de bois, la vis qui entre dans ce filetage, le fil qui coudra ce bouton. Les objets doivent être ajustés entre eux sous peine de les rendre « inutiles ». En biologie, les associations d'éléments vivants sont encore plus précises, mais elles se produisent hors du contrôle humain, du moins jusqu'à il y a peu. Ici l'homme est sans cesse présent. Car si les objets le servent, n'oublions

<sup>20</sup> S. FREUD au début de *Malaise dans la civilisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1971 [1929] s'extasie de ce que nos rêves les plus fous ont pu se réaliser : se déplacer loin, voler, etc.

pas l'autre face de cet « échange », l'autre face est le façonnage : les hommes se trouvent sans cesse occupés à modifier les objets. D'un certain point de vue, cet échange reste cependant celui de l'homme avec lui-même, par objet interposé.

File de camions bloqués sur l'autoroute enneigée durant dix kilomètres. On peut ici observer l'ampleur monstrueuse des flux de marchandises, flux cachés qui nous alimentent quotidiennement. Le flux est grand, mais il est aussi très fragile. Parce qu'une montée un peu plus raide et trop glissante arrête quelques véhicules, tout est bloqué, tout le monde a froid, les plans doivent être modifiés, et des accidents plus graves arrivent aussi.

Mettre autant d'objets en mouvement, s'en remettre aux objets pour nos propres mouvements, cela implique d'en augmenter la fiabilité. De façons multiples, cela nécessite une augmentation de l'ordre et du contrôle. Notre vie peut en arriver, comme rien, à dépendre par exemple du fonctionnement d'un essuie-glace à 100 km/h sur autoroute par temps de neige. Si le chasseur dans la jungle ou le soldat en guerre, a toujours été vulnérable à la bonne tenue de ses armes, notre dépendance envers les performances de tous types d'objets a beaucoup augmenté. Jusqu'à notre environnement direct qui ne tient ensemble que par des objets multiples : électricité, chauffage, véhicules, et de plus en plus, électronique... La fiabilité est exigée d'objets toujours plus petits et plus nombreux. Il faut dès lors mettre en place des coordinations toujours plus étendues, qui impliquent des « normalisations ». Pour chaque objet il y a des modes d'emploi, et ces derniers augmentent encore les nécessités de notre coordination. Peut-être aux dépens de pans de cette liberté que nous voulions accroître par l'usage d'objets.

## **11. Un système englobant**

Du fait que je sois parti par cercles concentriques de mon expérience vécue, je n'ai pas parlé suffisamment ici de la production et de ses « systèmes ». Lorsque la richesse s'est accumulée historiquement, les demandes se sont faites parfois mirifiques pour des opportunités commerçantes. Trésors splendides accumulés par Cléopâtre. Richesses des coloris, des étoffes, et des formes précises, parfois surprenantes,

de ce qui était débarqué en Hollande, visibles dans la peinture du XV<sup>e</sup> siècle.

L'échange des objets, l'anticipation des conditions de leur production et de leur commerce, se conceptualisa en économie, qui elle-même connut une expansion telle qu'elle mena à l'Anthropocène. Bien des auteurs ont cherché à penser ce basculement, ses éléments déclenchants<sup>21</sup>. Le profit réalisé par la production engendra les terribles oppressions industrielles décrites par Marx, et toujours présentes dans divers lieux du monde. Ailleurs l'oppression s'atténua, et se mit en place un incroyable système où la production permit de procurer aux travailleurs des revenus suffisants pour acheter les produits, et faire tourner et grandir la machine (depuis les années 80 cependant la proportion des revenus issus du travail tend à baisser devant ceux du capital).

L'exploitation des esclaves par les maîtres n'a pas commencé avec cet empire des objets. L'importance donnée par les humains (pas encore les « consommateurs ») aux objets dans leur idée de réalisation de soi non plus. Mais l'échelle sans précédent de l'accroissement macroscopique du nombre d'objets et de modifications humaine de la nature nous placent devant des choix renouvelés<sup>22</sup>. Étant donné toutes les dépendances et les « raisons d'être » des objets dans notre vécu, la maîtrise de ces flux, de leur croissance, de leur orientation, est une tâche multiforme et complexe.

Si l'artisanat pouvait être très élaboré dans le passé, une différence clé au niveau matériel se situe dans la mobilisation de l'énergie fossile : charbon, pétrole, gaz. N'est-ce pas le facteur majeur de changement à partir du début de la révolution industrielle (même si d'autres facteurs sociaux étaient reliés à son utilisation) ? Retour de balancier, ce pourrait être les impacts climatiques de l'utilisation de l'énergie qui causeraient les perturbations les plus monstrueuses.

Les risques militaires et nucléaires constituent une autre facette emblématique de cet accroissement technique dangereux. Ils sont dus à une cumulativité à laquelle on ne peut échapper et qui est celle

<sup>21</sup> L'École de Francfort ; F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle. Économie et capitalisme XVe-XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1979 ; M. BEAUD, *Le basculement du monde*, Paris, La Découverte, 2000 ; et de nombreux autres.

<sup>22</sup> Ch. BONNEUIL, J.-B. FRESSOZ, *op. cit.* ; J. R. MCNEILL, *Du nouveau sous le soleil*, Paris, Champ Vallon, 2010 [2000].

en première approximation du savoir technique, contrairement à l'éthique. Il s'avère quasi-impossible pour l'humanité « d'oublier » la formule du nucléaire.

Pensé de l'extérieur, le « développement », c'est-à-dire l'organisation sociale, celle de la production, son évolution, *devrait* viser en priorité les besoins humains vitaux, *devrait* répartir les avantages avec justice et pacifiquement, *devrait* veiller à perdurer longuement<sup>23</sup>, du moins à éviter de s'autodétruire. Mais si on reparle de diversité, le mode de vie mis en place dans les régions industrialisées, se répand hors de ses aires d'origine, avec des effets destructeurs sur l'environnement et sur le processus lui-même. Pourtant, dans notre quotidien, dans nos lieux familiers et entourés de nos objets usuels et désirés, à chaque moment nous essayons de prendre de bonnes décisions. Nous en sommes là, parmi les objets.

---

<sup>23</sup> Ce sont là des principes de base du développement durable selon le rapport BRUNDTLAND, publié en 1987 par une commission officielle de l'ONU.

